

LES DEUX MONTAGNES.

1er janvier 1918.

JE sors de Notre-Dame, où j'ai pris part à l'heure sainte, qui bénit les derniers instants de l'année finissante, et assisté à la messe de minuit, qui consacre les premiers pas de l'année nouvelle.

On me demande de noter ici mes impressions. Je le fais sans hésitation, trop heureux et trop fier de devenir un collaborateur de la *Semaine religieuse* de Montréal. Mais je ne le fais pas sans crainte, appréhendant de rester inférieur à un tel sujet.

“ Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement ! ” La règle est vraie des idées; elle ne l'est pas des sentiments. Une émotion, plus elle est profonde et vive, moins elle est facile à exprimer. Le coeur a un langage muet, que le langage écrit ne peut traduire.

Aussi, je n'essaierai ni de raconter ce que j'ai vu, ni de définir ce que j'ai éprouvé. Je me contenterai de chanter ma reconnaissance.

Reconnaissance envers Dieu! Par une de ces délicatesses dont sa miséricorde est coutumière, il a bien voulu me ménager, à l'heure si solennelle et si douce où le temps nous transporte d'une année à l'autre, des réconforts et des consolations que je n'osais pas espérer.

Si loin de mon pays et de mon foyer, je redoutais un peu, je l'avoue, malgré l'atmosphère si française et si familiale où je me sens baigné, ce jour où l'on aime à goûter les présences et les tendresses les plus intimes.

J'avais accoutumé, depuis longtemps, de passer, au Sacré-Coeur de Montmartre, cette nuit qui est la dernière et la première de l'année. Et, depuis toujours, c'était mon habitude, au matin de cette nuit, de me retrouver parmi les miens.